

COMTE DE GOBINEAU

**NOUVELLES  
ASIATIQUES**

*nrf*

**GALLIMARD**







NOUVELLES  
ASIATIQUES

ŒUVRES DU COMTE DE GOBINEAU

*nrf*

ADÉLAÏDE, *sui*vi de MADEMOISELLE IRNOIS

L'ABBAYE DE TYPHAÏNES

NICOLAS BELAVOIR

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES DANS L'ASIE CENTRALE

LES PLÉIADES

NOUVELLES ASIATIQUES

MORCEAUX CHOISIS

COMTE DE GOBINEAU

**NOUVELLES  
ASIATIQUES**

*nrf*

**GALLIMARD**

*Huitième édition*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1949.*



## PRÉFACE

*La rencontre d'un maître éminent est souvent décisive pour un cerveau d'enfant : elle peut marquer toute une vie. Le jeune Arthur de Gobineau eut cette chance. Interne dans un collège en Suisse alémanique, où tous les cours se faisaient en allemand, il reçut d'un de ses professeurs un enseignement qui lui donna le goût des langues orientales et lui fit sentir profondément l'âme de l'Orient.*

*Ainsi très jeune, Gobineau prit contact à la fois avec la pensée germanique et avec la spiritualité orientale.*

*En 1832, âgé de 16 ans, il fut rappelé en Bretagne par son père ; celui-ci, tout en préparant son fils pour l'examen d'entrée à Saint-Cyr, favorisait ses études orientales. Et avec des amis de son âge, le jeune homme se grisait des légendes et des contes orientaux ; il en évoquait le merveilleux. Déjà, il traduisait le poète persan Firdousi.*

*Décidément, le précoce orientaliste n'était pas fait pour devenir officier ; il échoua dans son examen et au fond il en fut ravi. C'est alors que, peu après, il partit pour Paris, avec l'intention formelle de se faire une carrière dans les lettres.*

*Malgré son courage et son audace, le jeune Gobineau, lâché dans Paris, sans la moindre fortune, eut des débuts très pénibles ; mais il était toujours optimiste et très gai. Il accepta de très modestes emplois à la Compagnie du*

Gaz et aux Postes, écrivait inlassablement poèmes, romans et essais jusqu'au jour heureux où il réussit à se faire publier : ce fut en 1835.

Ses premiers écrits, qui parurent dans des périodiques, furent des études politiques et littéraires. Puis de 1841 à 1848, surtout, il collabora régulièrement à l'Unité, la Revue des Deux-Mondes, la Quotidienne, la Revue de Paris, le Commerce, la Revue Nouvelle ; puis, enfin, il eut un roman reçu au Journal des Débats : Octave et Marguerite, qui parut en 1847, peu après son mariage, et dont le titre fut Ternove, lors de la publication en volume.

Avec son ami Kergorlay, il fonda la Revue Provinciale, dont la vie fut éphémère, puis il écrivit pour le National, l'Union Monarchique jusqu'en 1849 où il devint chef du cabinet de Alexis de Tocqueville, ministre des Affaires étrangères du Gouvernement de juillet.

Il est intéressant de constater que, pendant cette première période de sa vie d'écrivain, Gobineau ne publia rien sur l'Orient, pas un conte, pas une étude. Mais il travaillait plus que jamais les langues orientales et poursuivait ses travaux sur les questions touchant l'Asie. C'est ainsi qu'à Francfort, son troisième poste après Berne et Hanovre, il étonna Prokesch-Osten, président de la Diète germanique, et grand orientaliste par son savoir sur les problèmes orientaux. D'ailleurs, les deux premiers volumes de l'Essai sur l'Inégalité des Races humaines avait paru en 1853 : les larges vues de son auteur sur l'Orient avaient beaucoup frappé les lecteurs.

A la fin de l'année 1854, Gobineau apprit sa nomination comme attaché à la mission extraordinaire envoyée à Téhéran pour renouer les relations entre l'Empereur des Français et le Shah de Perse. Il allait réaliser le rêve de sa vie.

Au mois de février 1855, la mission partit pour la Perse. Gobineau emmenait sa femme et sa toute petite fille âgée de 6 ans. Ce que fut ce voyage audacieux, accompli par étapes, à cheval, entre Bouchir et Téhéran, il le raconte dans Trois ans en Asie. Il fallut deux mois pour accomplir le parcours ; la caravane était accompa-

gnée d'une escorte armée ; on couchait sous des tentes remarquablement aménagées, et en cours de route, comme les étapes n'avaient lieu que le matin, dans d'autres tentes, celles-ci, équipées en salons, les représentants de la mission recevaient des personnages officiels et représentatifs des régions traversées. Gobineau avait l'avantage de parler fort convenablement la langue persane. Nul, mieux que lui, ne savait enquêter, interroger, provoquer des confidences : il recueillit, chemin faisant, des anecdotes, des contes et des légendes, qui devaient, bien plus tard, lui inspirer les *Nouvelles Asiatiques*.

Ce n'est, en effet, qu'en 1876, alors qu'il était ministre à Stockholm, et un an avant sa mise à la retraite, qu'il écrivit cet ouvrage.

Quand la mission fut installée à Téhéran, le premier secrétaire de légation, qu'était alors Arthur de Gobineau, ne mena pas la vie d'un diplomate ordinaire. D'abord, il voulut parler couramment la langue officielle du pays et même les dialectes populaires. Son séjour en Perse, en dehors de ses fonctions officielles, fut consacré à l'étude de l'histoire, des mœurs, de l'ethnographie, des courants spirituels, des religions de cette partie de l'Asie. Il s'entoura de savants, de théologiens, de religieux de toutes les sectes ; il écoutait même et interrogeait des personnages bizarres, comme on n'en rencontre qu'en Orient, voyageurs excentriques et quelque peu fous, derviches, colporteurs de légendes merveilleuses, — et cette vie de travail l'enchantait. De ces études et de ces observations devaient sortir ses ouvrages sur les Écritures cunéiformes, où il soutenait que ces inscriptions avaient un caractère talismanique, — thèse qui devait soulever contre lui le monde des savants, — les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale où il révélait à l'Europe une nouvelle religion, le Babysme, enfin l'Histoire des Perses.

Après deux années de séjour en Perse, Mme de Gobineau, souffrante, fut atteinte d'un sentiment de tristesse impossible à combattre : elle avait une invincible nostalgie de l'Europe ; elle exprima le désir de rentrer en France, avec sa petite fille ; son retour fut décidé. Gobi-

neau accompagna sa femme et sa fille jusqu'à la frontière persane. Puis le voyage devint dramatique : la jeune héroïne du drame le raconte dans les souvenirs qu'elle a laissés. Ce mal, dont souffrait sa femme, après de longs mois passés au milieu de populations énigmatiques, loin de ses familiers, cette tristesse oppressante, Gobineau l'évoque dans une de ses Nouvelles Asiatiques, *La Vie de Voyage*.

Le chef de la légation était lui-même parti en congé ; le premier secrétaire, devenu chargé d'affaires, resta seul pendant un an, puis ce fut, pour lui aussi, le retour, en 1858.

Après une mission à Terre-Neuve en 1861, Arthur de Gobineau repartit pour Téhéran, comme ministre, et sans sa famille, au mois d'août de cette même année. Son second séjour devait durer deux ans. Il revint en France en 1863, il ne devait plus jamais retourner en Asie.

Le premier voyage vers Téhéran avait eu lieu pendant la guerre de Crimée ; les autres se firent par la Russie et le Caucase. Là le diplomate-écrivain recueillit de la bouche de quelque natif le récit de cette aventure farouche, à laquelle il donna une si forte impulsion de vie, *La Danseuse de Shamakha*.

Pendant son séjour en Perse se déroula cette extraordinaire Histoire de Gambèr-Aly, à laquelle il fut mêlé, puisque le beau jeune homme traqué se réfugia sous les pattes des chevaux dans les écuries de la légation.

Au pays des Afghans, il récolta le thème des Amants de Kandahar.

Quant à la Guerre des Turcomans, guerre quelque peu rocambolesque qui venait d'avoir lieu entre les Persans et les dits Turcomans, elle inspira à Gobineau cette nouvelle pleine de fantaisie et de verve où il accumula des anecdotes variées, des observations ironiques et les plus mordantes réflexions.

Parmi les Nouvelles Asiatiques, l'Illustre Magicien a sa place à part : c'est un conte philosophique auquel son auteur pensait probablement depuis longtemps et qu'il projeta un moment de développer plus longuement. On

peut penser qu'il lui fut suggéré par une ancienne légende, mais qu'il y introduisit des vues personnelles que ses conversations avec d'étranges personnages rencontrés en Asie lui inspirèrent.

Après la Perse, Gobineau fut pendant quatre ans ministre à Athènes, et après un court séjour en France, il partit pour le Brésil, puis ce fut la guerre de 1870 qui le surprit pendant un congé. Enfin, en 1872, il fut nommé à Stockholm ; en 1877, sa carrière diplomatique était terminée. Même en Suède, pays dont il aimait et admirait la population, Gobineau pensa à l'Asie. Peut-être, par le contraste, la comprit-il encore mieux ? En tout cas, il éprouva le besoin de se retremper dans l'âme orientale, et il écrivit ses *Nouvelles Asiatiques*. Il a dit des Orientaux qu'« ils nous ont donné tout ce que nous possédons dans le haut domaine intellectuel », mais il les croyait impénétrables à nos idées, à notre conception de vie, à notre civilisation. C'est pourquoi, il pensait que la colonisation assimilatrice était vaine, et pouvait même devenir un danger pour les peuples d'Europe : ceci, il le proclamait bien haut.

De ses deux séjours en Asie, en dehors des ouvrages principaux cités déjà, il laissa des essais, des poèmes, des ébauches de nouvelles, des études. Citons *Dilfiza*, *Ferydoun*, *La Guerre de Chiozza* qui sont des poèmes, un conte inachevé *Le Bourgeois de Jérusalem*, Ce qui se fait en Asie, paru en 1885 dans la *Revue du Monde latin*, une traduction du *Koush-Nâmeh* en français, et une du *Discours de la Méthode en persan*, enfin une *Histoire du Thibet*.

Admirateur des races nordiques et germaniques, Gobineau, toute sa vie, fut poursuivi par la hantise de l'Orient, auquel il rêva enfant, qu'il regretta encore dans ses dernières années.

C'est à cet Orient qu'il dédia ses *Nouvelles Asiatiques*, la dernière surtout *La Vie de Voyage*, cet Orient qui « éveilla en lui les sensations les plus heureuses, les plus brillantes, les plus inoubliables qu'il ait jamais éprouvées ».

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU.



## INTRODUCTION

Le livre le meilleur qui ait été écrit sur le tempérament d'une nation asiatique, c'est assurément le roman de Morier, intitulé : *Hadjy-Baba*. Il est bien entendu que les *Mille et une Nuits* ne sont pas en question : elles demeurent incomparables ; c'est la vérité même : on ne les égalera jamais. Ainsi, ce chef-d'œuvre mis à part, *Hadjy-Baba* tient le premier rang. Son auteur était secrétaire de la légation britannique à Téhéran, à un moment où tout ce qui appartenait au service de la Compagnie des Indes brillait d'une valeur indiquant l'Age d'or. Morier a bien vu, bien connu, bien pénétré tout ce qu'il a décrit, et, dans ses tableaux, il n'a fait usage que d'un dessin précis et de couleurs parfaitement harmonieuses. Cependant, un point est à observer. Ce charmant auteur a fait un livre, et ce livre, assujetti aux conditions de tous les livres, est placé à un point de vue unique. Ce qu'il dépeint, c'est la légèreté, l'inconsistance d'esprit, la ténuité des idées morales chez les Persans. Il a admirablement développé et traité son thème. Il a pris une physionomie sous un aspect, et ce que cet aspect présente, il l'a rendu en perfection sans en rien omettre ; mais il n'a ni voulu, ni pu, ni dû rien chercher au delà : il lui aurait fallu sortir des lignes tracées par la position du modèle. Il ne l'a pas fait et on ne saurait l'en blâmer. Seulement, le résultat demeure qu'il n'a pas tout montré. Pour ce motif et parce qu'il n'y

avait pas lieu de copier de nouveau la figure qu'il avait si bien réussie, je n'ai pas voulu produire un livre, mais une série de Nouvelles ; ce qui m'a permis d'examiner et de rendre ce que je voulais reproduire sous un nombre d'aspects beaucoup plus varié et plus grand.

Je n'ai pas eu seulement pour but de présenter, après Morier, l'immoralité plus ou moins consciente des Asiatiques et l'esprit de mensonge qui est leur maître ; je m'y suis attaché pourtant, mais cela ne me suffisait pas. Il m'a paru à propos de ne pas laisser en oubli la bravoure des uns, l'esprit sincèrement romanesque des autres ; la bonté native de ceux-ci, la probité foncière de ceux-là ; chez tels, la passion patriotique poussée au dernier excès ; chez tels, la générosité complète, le dévouement, l'affection ; chez tous, un laisser-aller incomparable et la tyrannie absolue du premier mouvement, soit qu'il soit bon, soit aussi qu'il soit des pires. Je n'ai pas cherché davantage à peindre un paysage unique, et c'est pourquoi j'ai transporté le lecteur tantôt dans les aouls des Tjerkesses, tantôt dans les villes turques ou persanes ou afghanes, tantôt au sein des vallées fertiles, souvent au milieu des plaines arides et poussiéreuses ; mais malgré le soin apporté par moi à réunir des types différents, sous l'empire de préoccupations variées et au sein de régions très dissemblables, je suis loin de penser que j'aie épuisé le trésor dans lequel je plongeais les mains.

L'Asie est un pays si vieux, qui a vu tant de choses et qui de tout ce qu'il a vu a conservé tant de débris ou d'empreintes, que ce qu'on y observe est multiplié à l'infini. J'ai agi de mon mieux pour saisir et garder ce qui m'était apparu de plus saillant, de mieux marqué, de plus étranger à nous. Mais il reste tant de choses que je n'ai pu même indiquer ! Il faut se consoler en pensant qu'eussé-je été plus enrichi, j'aurais diminué de peu la somme des curiosités intéressantes demeurées intactes dans la mine.

C'est un sentiment commun à tous les artisans que



de vouloir restreindre leur tâche et la rendre plus prompte à se terminer. L'ouvrier qui fait une table ou tourne les barreaux d'une chaise n'est pas plus enclin à cette paresse que le philosophe attaché à la solution d'un problème. Celui-ci poursuit un résultat tout comme l'autre, et, d'ordinaire, n'est pas assez difficile sur la valeur absolue de ce qu'il élabore et dont il se contente comme d'un résultat effectif et de bon aloi. Parmi les hommes voués à l'examen de la nature humaine, les moralistes surtout se sont pressés de tirer des conclusions de belle apparence ; ils s'en sont tenus là, et, par conséquent, ils se perdent dans les phrases. On ne se rend pas très bien compte de ce que vaut un moraliste, à quoi il sert depuis le temps que cette secte parasite s'est présentée dans le monde ; et les innombrables censures qu'elle mérite par l'inconsistance de son point de départ, l'incohérence de ses remarques, la légèreté de ses déductions, auraient bien dû faire classer, depuis des siècles, ses adeptes au nombre des bavards prétentieux qui parlent pour parler et alignent des mots pour se les entendre dire. Au nombre des non-valeurs que l'on doit aux moralistes, il n'en est pas de plus complète que cet axiome : « L'homme est partout le même. » Cet axiome va de pair avec la grande prétention de ces soi-disant penseurs de réformer les torts de l'humanité, en faisant admettre à celle-ci leurs sages conseils. Ils ne se sont jamais demandé comment ils pourraient réussir à changer ce mécanisme humain qui crée, pousse, dirige, exalte les passions et détermine les torts et les vices, cause unique en définitive de ce qui se produit dans l'âme et dans le corps.

Au rebours de ce qu'enseignent les moralistes, les hommes ne sont nulle part les mêmes. On s'aperçoit sans peine qu'un Chinois possède deux bras et deux jambes, deux yeux et un nez comme un Hottentot ou un bourgeois de Paris ; mais il n'est pas nécessaire de causer une heure avec chacun de ces êtres pour s'apercevoir et conclure qu'aucun lien intellectuel et moral n'existe entre eux, si ce n'est la conviction qu'il faut manger quand on a faim et dormir quand le sommeil presse. Sur

tous les autres sujets, la manière de colliger les idées, la nature de ces idées, l'accouplement de ces idées, leur éclosion, leur floraison, leurs couleurs, tout diffère. Pour le nègre de la contrée au sud du lac Tjad, il est raisonnable, indispensable, louable, pieux, de massacrer l'étranger aussitôt qu'on peut le saisir, et si on lui arrache le dernier souffle du corps au moyen d'une torture finement graduée, modulée et appliquée, tout n'en est que mieux et la conscience de l'opérateur s'en trouve à merveille. Laissez tomber le même étranger dans les mains d'un Arabe d'Égypte, celui-ci n'aura ni paix ni trêve, ni repos ni contentement que de façon ou d'autre il ne lui ait arraché son dernier sou, et, s'il est possible, retiré jusqu'à sa chemise. Le Nègre et l'Arabe ne s'entendent assurément pas sur la manière de traiter l'humanité. Mais supposez-les tous les deux en conférence avec saint Vincent de Paul ? Quel sera le point commun entre ces trois natures ? Introduisez un moraliste comme juge de l'entretien, pensez-vous qu'il soit en droit de soutenir, comme il l'aura fait jusqu'alors, que les hommes sont partout les mêmes ? En droit, assurément, non ; en fait, il n'y manquera pas, pour le triomphe du système et la simplicité du mécanisme.

C'est parce que les hommes sont partout essentiellement différents que leurs passions, leurs vues, leur façon d'envisager eux-mêmes, les autres, les croyances, les intérêts, les problèmes dans lesquels ils sont engagés, c'est pour cela que leur étude présente un intérêt si varié et si vif, et qu'il est important de se livrer à cette étude, pour peu que l'on tienne à se rendre compte du rôle que les hommes, et non pas l'homme, remplissent au milieu de la création. C'est là ce qui donne à l'histoire sa valeur, à la poésie une partie de son mérite, au roman toute sa raison d'être.

Dans les Nouvelles ici rassemblées, le but qu'on s'est proposé a donc été de montrer un certain nombre de variétés de l'esprit asiatique et en quoi cet esprit, observé en général, s'éloigne du nôtre. Ce sont les observateurs

pénétrés de cette vérité qui se sont montrés les plus propres à vivre au milieu des Persans, des Afghans, des Turcs et des gens du Caucase. Quand on l'a oubliée et qu'on se place ensuite en face de ces populations avec l'intention de les décrire, on ne formule plus à leur égard que des jugements ridicules : on se borne à les trouver perverses, et rien que perverses, par cela seul qu'elles ne ressemblent pas aux Européens. La conclusion nécessaire à tirer de ce jugement serait qu'elles représentent la corruption, tandis que les Occidentaux sont la vertu. Afin de ne pas tomber dans un pareil non-sens, il ne faut pas parler des Asiatiques en moraliste.

Peut-être aussi trouvera-t-on quelque avantage à se rendre compte de ce que sont devenus aujourd'hui les premiers civilisateurs du monde, les premiers conquérants, les premiers savants, les premiers théologiens que la planète ait connus. Leur sénilité donnera probablement à réfléchir sur certains signes qui se produisent actuellement en Europe, et qui ne sont pas sans présenter des analogies avec la même décrépitude.





*nrf*

